

Corps de traductrice, corps d'écrivaine : traduire Virginia Woolf

Entretien avec Justine Rabat

Manuel Esposito – Portraits de femmes vient de paraître, il s'agit du quatrième recueil d'essais de Virginia Woolf que tu traduis pour La Variation, ainsi je voudrais te poser une série de questions à cette occasion, en commençant par la plus importante : comment as-tu rencontré Virginia Woolf ?

Justine Rabat – J'ai connu Virginia Woolf grâce à un hasard, lorsque j'étais adolescente. Je me suis plongée dans son roman *Vers le phare* sans savoir vraiment qui était l'autrice, en me laissant pénétrer par sa prose, simplement. Cette première lecture m'a donné envie de passer d'un livre à l'autre pour m'imprégner de la prose de Woolf. Son écriture m'enivrait d'une certaine manière même si ses romans ne racontaient absolument pas ma réalité. Woolf accompagnait ma réalité, je lisais *Orlando* dans le TER ou, un peu plus tard, *Les Vagues* dans ma chambre d'étudiante et j'avais l'impression que les mots de Woolf exprimaient parfaitement ce que je ressentais. Woolf m'a accompagnée à certains moments de ma vie et parfois, je m'en suis détournée pour mieux y revenir pour la relire et la redécouvrir.

M. E. – La traduction est une pratique qui met en jeu tout le corps du traducteur/de la traductrice. Ainsi, je voudrais te poser la question suivante : où est ton corps quand tu traduis Virginia Woolf ? Comment se construit-on un corps de traductrice ? Que se passe-t-il dans ton corps lorsque tu traduis Virginia Woolf ?

J. R. – Au moment où je traduis Woolf, mon corps tente de se rapprocher d'elle, sans trop m'éloigner d'aujourd'hui. Lorsque je traduis les essais de Woolf, ses textes

féministes et politiques, j'ai l'impression de la redécouvrir à chaque fois, de découvrir une part de sa personnalité, de découvrir une écrivaine intransigeante aux opinions affirmées. Elle écrit une somme impressionnante d'essais et prend possession d'une forme générique masculine (de son temps, les femmes n'écrivent pas d'essais, on ne leur laisse pas la possibilité d'être critique, et Woolf insiste sur l'importance d'être critique). À travers la lecture de ses essais, je découvre Woolf politique, féministe, anthropologue, féroce, ironique. C'est un engagement dans mon corps et dans mon écriture que celui de faire passer ces textes, qui n'ont pas toujours attiré l'attention qu'ils méritaient. Même dans les recensions d'ouvrages que Woolf a publiées dans des journaux de son époque, elle ne manque pas de me surprendre. Un corps de traductrice, c'est un corps en alerte, attentif au texte, mais aussi à l'époque depuis laquelle il est traduit. C'est un corps qui est attentif aux sons, à la voix de l'autrice, comment la faire entendre dans une autre langue que la sienne ? Et peut-être être attentif à la rumeur de l'époque de Woolf, de manière à tenter de la laisser bruisser dans mes traductions.

M.E. – Enfin, pourrais-tu nous parler un peu plus du dernier recueil d'essais de Virginia Woolf qui vient de paraître, Portraits de femmes ?

J. R. – Le texte sur « Ellen Terry » qui paraît dans *Portraits de femmes* est aussi précieux que les romans les plus célèbres de Woolf. Dans ce texte, elle nous révèle d'une certaine manière sa fascination pour cette femme artiste qui incarne pour elle la manière dont un corps peut se libérer des normes patriarcales. Il s'agit d'un texte qu'elle a écrit à la toute fin de sa vie, qui lui a coûté beaucoup d'énergie, qui devait paraître initialement dans *Harper's Bazaar*, qui a été refusé (ce qui peut paraître absolument fou aujourd'hui, que quelqu'un a pu un jour envisager sérieusement de refuser un texte de Woolf !) et qui a finalement été publié dans le *New Statesman and Nation*. Alors que Woolf vit ses derniers mois, elle parvient dans ce portrait de l'actrice à saisir les mouvements d'un corps plein de vie – celui d'une femme pauvre qui a vécu en artiste, qui a grandi sur les planches, et qui s'est émancipée de figures masculines tutélaires.

Ce qui m'intéresse dans les essais de Woolf, ce sont ses observations fines et ses portraits bien ancrés dans une réalité sociale dont elle sait parfaitement définir les mécanismes. Tous ses portraits de femmes – qu'il s'agisse de celui de Julia Margaret Cameron ou d'Ellen Terry, ou bien encore de ses écrits qui capturent parfaitement la vie des femmes de son temps, leur aliénation – contribuent à écrire une contre-histoire des femmes, et c'est ce que j'ai voulu mettre en avant avec mes traductions.

Être femme / La Variation / 69 pages / parution : 18/01/2022

Écrire pour les femmes / La Variation / 92 pages / parution : 20/10/2023

L'artiste et la politique / La Variation / 84 pages / parution : 22/03/2024

Portraits de femmes / La Variation / 77 pages / parution : 11/10/2024